

LA QUETE

Les routes du monde s'ouvrirent devant Savitri. Tout d'abord la nouveauté de ces panoramas attrayants occupa son mental et retint l'attention de son corps. Mais au fur et à mesure qu'elle parcourait la Terre si variée, une conscience plus profonde grandissait en elle : citoyenne de nombreux pays et régions, elle avait fait sa demeure de chaque continent et de chaque nation ; elle considérait tous les clans et toutes les tribus comme les siens, au point que la destinée de l'humanité dans son ensemble se trouvait être la sienne. Ces contrées étrangères sur son chemin lui étaient en effet connues et familières grâce à quelque sens intérieur ; des paysages retournaient comme des lieux perdus et oubliés, sa vision revendiquait villes et rivières et plaines comme autant de souvenirs revenant doucement au premier plan ; les étoiles, la nuit, étaient les complices scintillantes de son passé, le murmure des vents lui confiait d'anciens secrets, et elle rencontrait des camarades sans nom qu'elle avait aimés dans le passé. Tout faisait partie d'une famille d'anciennes personnalités oubliées : vaguement ou dans un éclair de suggestions soudaines, ses actes rappelaient le fil d'un pouvoir disparu, et même le but de ses déplacements ne semblait pas nouveau : en route vers quelque grand événement prédestiné, dans son effort à se souvenir il semblait à son âme-témoin qu'elle suivait la piste d'un voyage qu'elle aurait entrepris bien souvent.

Une influence directrice propulsait les roues aveugles de son chariot, et dans le corps impatient de leur hâte, les dieux encapuchonnés d'un masque d'invisibilité s'en donnaient à cœur joie, inévitablement assignés à l'homme dès le moment de sa naissance, relais entre la loi intérieure et la loi extérieure, prompts agents de la volonté de son esprit et témoins et exécuteurs de son destin. Absolument fidèles à leur tâche, ils ont la garde des séquences de sa nature, et prennent soin du fil jamais rompu que d'anciennes vies ont déroulé. Ses serviteurs le long de la marche mesurée de la destinée, le menant vers des joies qu'il a gagnées et des douleurs qu'il a appelées, ils interviennent jusque dans ses pas les plus impromptus.

Rien de ce que nous pensons ou faisons n'est inutile, ni vain ; chaque initiative est une énergie libérée qui ira son chemin. Les sombres gardiens de notre passé immortel ont fait de notre destin l'enfant de nos propres actes, et dans les sillons que notre volonté a labourés nous récoltons le grain de nos entreprises oubliées. Mais du fait que l'arbre qui porte les fruits est invisible et que nous vivons dans un présent né d'un passé inconnu, ils semblent faire partie d'une Force mécanique, liée par les lois de la Terre à un mental mécanique ; et pourtant ils sont les instruments d'une Volonté suprême, surveillés d'en haut par un Œil tranquille à la vision globale. Un architecte intuitif du Destin et du Hasard bâtit notre vie selon un plan prévu, connaît le sens et les conséquences de chaque pas et veille sur les pouvoirs inférieurs lorsqu'ils trébuchent.

Assise sur ses sommets de silence, elle était consciente d'une calme Présence trônant au-dessus de son front, qui voyait le but et choisissait chaque tournant de la destinée. Celle-ci utilisait le corps comme un piédestal : les yeux curieux étaient les feux de ses projecteurs, les mains qui tenaient les rênes, ses outils vivants ; tout suivait le déroulement d'un ancien plan, d'un chemin préparé par un Guide, et qui va droit au but. Franchissant les vastes matinées et les après-midi radieuses elle

rencontra la Nature et les formes humaines, et elle écouta les voix du monde ; elle poursuivait sa longue route obéissant à une motivation intérieure, muette dans la caverne lumineuse de son cœur, comme un nuage brillant parcourant le jour resplendissant.

Tout d'abord son itinéraire la mena vers des lieux mondains : introduite auprès de l'Œil de Lion des Etats, là où se jouent les actes décisifs des hommes, sur son élégant chariot orné de sculptures, aux roues ciselées, elle se fraya un chemin dans la clameur des marchés, elle passa sous des tours de garde et des poternes marquées d'armoiries et devant de hauts remparts sculptés et des jardins suspendus dans le saphir du ciel, elle visita des Salles du Conseil flanquées de piliers avec des gardes en armes, et de petits sanctuaires où une Idole calme observait la vie des hommes, et des temples sculptés comme par des dieux en exil qui tenteraient de copier l'éternité qu'ils ont perdu. Bien souvent, du crépuscule doré à l'aurore argentée, dans une chambre où des lampes ornées de bijoux vacillaient sur des murs couverts de fresques, où des lacis de pierre donnaient sur des rameaux baignés de lune, à demi consciente d'une nuit nonchalante et absorbée, elle planait mollement entre des bancs de sommeil, au repos dans le palais endormi de quelque Roi.

Hameaux et villages regardaient passer le convoi de la destinée, foyers d'une existence penchée sur le sol qu'elle laboure afin d'assurer la subsistance de ses jours fugaces et précaires et qui, éphémères, maintiennent une fois encore leur ancien cap inchangé selon le cycle d'un ciel impassible surplombant notre labeur de mortel. Se désintéressant des activités besogneuses de cette créature pensante, elle se tourna alors vers des espaces libres et joyeux non encore perturbés par les joies et les peurs des hommes. Là se retrouvait l'enfance de la Terre primordiale, avec ses éternelles sources d'inspiration, prolifiques et heureuses et tranquilles, que l'homme n'avait pas encore eut le temps de remplir de ses soucis, et les acres impériales de l'éternel semeur, les prairies ondulant sous le vent et jouant avec le soleil : là, parmi la verdure encourageant à la rêverie des forêts et des collines hérissées de broussailles, dans l'air des bosquets bourdonnant follement du murmure des abeilles ou passant à portée de voix des cascades de ces torrents argentés, tel un fugitif espoir voyageant parmi ses propres songes, se hâtait le chariot de la fiancée aux membres d'or.

Surgissant de l'incommensurable passé pré-humain du monde, se montraient des annales du souvenir et des vestiges sans âge ; des fiefs de lumière investis d'un calme antique prêtaient l'oreille à ce claquement de sabots insolite, des étendues silencieuses de jungle inextricable absorbaient Savitri dans leur secret d'émeraude, et des filets de fleurs flamboyantes répandues sur un tapis moelleux s'enroulaient autour de ses roues comme autant de pièges multicolores. Les pas lourds et laborieux du Temps tombaient en douceur le long de ces chemins déserts : sa marche de titan avec ses cycles inflexibles et désastreux, se faisait oublier. L'oreille intérieure qui écoute la voix de la solitude, agréablement séduite, parvenait à entendre en se penchant le rythme d'une Pensée sans mots mais intense qui se concentre dans le silence au-delà de la vie, et aussi la voix basse, douce et inarticulée de la Terre qui, dans la grande passion de sa transe, sous le baiser du soleil se dresse avec des élans d'aspiration. Loin du bruit barbare des exigences tapageuses, le mental tranquillisé et grand'ouvert, une fois délivré de son aveugle besoin d'extériorisation, pouvait percevoir l'infatigable étreinte de son amour patient et muet, et reconnaître en tant qu'âme, la mère de toutes les formes. L'esprit qui trébuche dans l'enceinte des sens, la créature meurtrie dans le malaxage des jours, pouvait encore trouver en elle de vastes espaces de liberté. Le monde n'était pas encore entièrement annexé par nos entreprises. Le sein

de notre mère gardait encore pour nous quelques régions austères, avec leurs abîmes de chimère et des étendues solitaires impersonnelles et inspirées, et le potentiel de ses hauts lieux enchanteurs. Avec une moue boudeuse sur les lèvres, elle prenait soin de ses mystères symboliques et préservait pour le regard pur de ses sacrements les vallées du clivage entre ses seins de joie, les montagnes-autel où s'allument les feux de l'aurore, et les plages nuptiales où se répand l'océan, et le chant formidable de ses forêts-prophètes. Elle se trouvait à l'aise pour donner libre cours à sa jubilation solitaire sur ces plaines paisibles et heureuses inondées de lumière, seule parmi les cris d'oiseaux et les coloris des fleurs, en cette jungle prodigieuse éclairée par ses lunes lors de crépuscules prophétiques ornés d'étoiles argentées aux déplacements imperceptibles dans l'infini de la nuit. Majestueuse, débordante de joie sous l'œil de son Créateur, elle percevait son intimité avec lui dans le sein de son sol, elle conversait encore avec une Lumière derrière le voile et communiait aussi avec l'Éternité au-delà.

Elle appelait quelques habitants peu nombreux et qualifiés pour partager la joyeuse communion de sa paix ; les grands espaces, les sommets étaient leurs demeures naturelles. Les puissants rois-sages relevés de leur labeur, libres de la tension guerrière de leurs conquêtes, participaient aux réunions sereines qu'elle tenait en cette jungle ; la bataille était terminée, il y avait une trêve en vue. Heureux, ils vivaient parmi les oiseaux, les animaux et les fleurs, sous une lumière solaire et parmi le bruissement des feuilles, et ils écoutaient le vent sauvage qui hurle dans la nuit, ils méditaient avec les étoiles muettes sous leurs rangs immuables, ils s'hébergeaient dans le matin comme sous une tente azur, et ils se trouvaient un avec la gloire du midi. Certains plongeaient plus profond encore ; s'arrachant à l'étreinte extérieure de la vie, appelés dans une retraite brûlante jusqu'à l'alcôve immaculée et intouchable de l'âme, ils séjournaient dans une Béatitude éternellement vivante ; dans leur extase et le silence ils entendaient une Voix grave, ils apercevaient une Lumière révélatrice de toute chose. Ils franchissaient toutes les différences créées par le Temps ; le monde était fait du réseau des fibres de leur propre cœur ; attirés intimement par le cœur qui bat dans chaque poitrine, ils touchaient le moi unique qui est en tous grâce à leur amour sans bornes. En accord avec le silence et le rythme du monde, ils relâchaient le nœud du mental esclavagiste ; ils avaient réalisé ce vaste regard témoin qui n'est jamais troublé, l'œil spirituel et magnifique de la Nature se trouvait grand ouvert ; leur ascension quotidienne se portait à présent au sommet des sommets : la Vérité se penchait vers eux depuis son royaume céleste ; au-dessus d'eux flambaient les soleils mystiques de l'éternité.

Anonymes, les austères ascètes qui n'ont point de demeure, abandonnant parole, mouvement et désir, immaculés sur les hauteurs tranquilles du moi, se tenaient assis à l'écart des créatures, absorbés, solitaires, sur les pics lumineux et muets de la concentration, ermites délivrés du monde avec leur chevelure tressée, immobiles à l'image des grandes montagnes impassibles rassemblées autour d'eux comme les pensées de quelque vaste humeur attendant un ordre de dispersion de l'Infini. Ces voyants accordés à la Volonté universelle trouvaient leur contentement en Celui qui sourit derrière les formes terriennes, refuge non affecté par le déroulement des jours. Autour d'eux, comme des arbres verts ceinturant une colline, de jeunes et graves disciples formés à leur contact, instruits à l'acte simple et la parole consciente, grandissaient au-dedans d'eux-mêmes et s'élevaient à la rencontre de leurs sommets. Des chercheurs venus de loin sur le chemin de l'Éternel apportaient leur soif d'esprit à ces fontaines paisibles et épuisaient le trésor d'une heure de silence, plongeaient dans

la pureté du doux regard qui, sans insistance, les guidait depuis sa paix, et sous son influence trouvaient les chemins du calme.

Les Dauphins de la monarchie des mondes, leaders héroïques d'un temps à venir, Enfants-Rois élevés dans cet air spacieux comme des lions gambadant entre ciel et soleil, recevaient à demi consciemment leur marque divine : formés à l'exemple de pensées nobles ils chantaient, ils apprenaient la grande magnificence d'humeur qui fait de nous les camarades de la grande Force Cosmique ; ayant cessé d'être enchaînés à leur petite personnalité séparée, plastiques et fermes sous la main éternelle, ils rencontraient la Nature en une étreinte confiante et amicale et servaient en elle le Pouvoir qui donne forme à ses travaux. L'âme unifiée au tout et libres de liens restrictifs, répandus dans la joie impartiale d'une vaste égalité à l'image d'un continent chaud et ensoleillé, ces sages ne respiraient que pour le délice de Dieu dans les choses. Assistant la patiente invasion des dieux, ils vivaient en semant d'immortelles pensées dans de jeunes esprits, enseignaient la grande Vérité à laquelle doit s'élever la race humaine et puis ouvraient à quelques-uns uns les portes de la libération ; apportant la Lumière à notre monde en lutte ils respiraient comme des esprits délivrés du joug d'un Temps implacable, à la fois camarades et réceptacles de la Force cosmique, faisant usage d'une maîtrise naturelle, comparable à celle d'un soleil : leurs paroles, leur silence étaient une aide pour la Terre. Leur contact libérait un flot de bonheur magique ; l'union était souveraine en cette paix sylvestre, la bête sauvage côtoyait sa proie en toute amitié ; obligeant la haine et la querelle à s'éteindre, l'amour qui s'écoulait de la propre poitrine de la Mère guérissait par l'intermédiaire de leur cœur le monde endurci et blessé.

D'autres s'échappaient des confins de la pensée jusque là où un Mental immobile sommeille en attendant la renaissance de la Lumière, et revenaient vibrants d'une Force sans nom, ivres jusque dans leurs cellules d'un vin de lumière fulgurante ; la connaissance intuitive jaillissait dans leur parole, saisissante, vibrante, illuminée par le verbe inspiré ; à l'écoute de la voix subtile qui enveloppe le Ciel, brandissant la splendeur qui enflamme les soleils, ils chantaient les noms de l'Eternel et les puissances immortelles selon des vers qui évoquaient les mondes en marche, vagues sonores d'une vision surgissant du plus profond de l'âme. Certains, perdus aux yeux de l'individu et du champ restreint de sa pensée dans un océan statique de Pouvoir impersonnel, se tenaient fermement assis, visités par la Lumière de l'Infini, ou bien, camarades de la Volonté éternelle, embrassaient d'un regard le plan des Temps passés et futurs. D'autres s'envolaient tels des oiseaux sur une mer cosmique et disparaissaient dans une Immensité aveuglante et indéfinissable : quelques-uns observaient en silence la danse universelle, ou bien aidaient le monde par une indifférence du monde. D'autres encore, immergés dans un Moi retiré ne prêtaient plus attention à rien, absorbés dans une transe dont nulle âme ne revient, tous les occultes sillons du monde à jamais fermés, les chaînes brisées de la naissance et de la personnalité : quelques-uns uns, solitaires, atteignaient l'Ineffable.

Ainsi qu'un rayon de soleil qui se glisse parmi les ombrages, la vierge d'or sur son char sculpté, discrètement s'introduisit parmi ces hauts lieux de méditation. Bien souvent au crépuscule lorsque retournent les troupeaux de bétail épaississant l'ombre de leur poussière, lorsque le jour fatigant avait passé son cours, arrivant en un paisible ermitage elle se reposait en s'enveloppant comme d'un manteau de cet esprit de méditation soutenue et de prière ardente. Ou bien près de la crinière fauve d'une rivière léonine avec ses arbres en prière sur une rive pieuse, la

paix sereine d'une atmosphère de basilique ou de temple faisait signe à ses roues pressées, l'encourageant à faire étape ici. En ce lieu solennel qui ressemblait à un mental avec la mémoire d'anciens silences, là où de fortes voix du passé rappelaient le cœur et où la liberté totale de voyants invisibles avait laissé sur cette scène l'empreinte indélébile de leur âme encore présente dans les aurores candides et l'ombre inondée de lune, la fille de la Flamme se prêtait à ce contact délicat, absorbant une splendeur discrète entre ses paupières tranquilles, et elle affirmait son appartenance à ce calme éternel. Mais le matin arrivait, la rappelant à sa quête et elle se levait de sa natte ou de sa couche rustique à même le sol et se remettait en route sur son périple inachevé et suivait l'orbite destinée de sa vie ainsi qu'un désir qui interroge les dieux muets, et puis tel une étoile passe dans quelque lumineux Au-delà.

Ainsi arriva-t-elle parmi de grandes étendues solitaires où l'homme n'était qu'un passant en route vers des décors à son échelle, ou alors luttait seul pour vivre dans l'immensité de la Nature, appelant à son aide des Pouvoirs invisibles et envoûtants, accablé par l'immensité de son monde et inconscient de sa propre infinité. A l'intention de Savitri, la Terre se métamorphosait sans cesse et l'appelait d'une voix lointaine et anonyme. Les Montagnes dans leur solitude anachorète, les forêts avec leurs chants variés lui révélaient les portes de la divinité masquée. Parmi les plaines songeuses, les déserts indolents, sur le lit de mort d'une pâle soirée enchanteresse surplombé de la splendeur d'un ciel qui sombre, impassible elle s'allongeait comme si les âges allaient prendre fin, ou elle franchissait un groupe zélé de collines serrées qui levaient leur tête pour s'emparer du ciel comme d'un refuge, ou elle parcourait quelque pays étrange et vide où les pics désolés campaient en un paradis bizarre, sentinelles muettes sous une lune à la dérive, ou bien elle errait en quelque forêt immense et vide résonnant sans répit du cri des cigales, ou bien elle suivait les méandres d'une longue route luisante à travers des champs et des pâturages baignés de lumière figée, ou encore elle atteignait la beauté sauvage d'un espace désertique où jamais une charrue n'avait labouré ni aucun troupeau n'avait brouté, et elle somnolait sur des terres nues et assoiffées, parmi les appels nocturnes de dangereuses bêtes sauvages.

Et cependant la quête décrétée n'était toujours pas accomplie ; car elle n'avait pas encore trouvé ce visage prédestiné qu'elle cherchait parmi les fils des hommes.

Un silence grandiose enveloppait ce jour royal. Les mois avaient nourri la passion du soleil et maintenant son souffle brûlant assaillait le sol. Une chaleur prédatrice rôdait le long d'une Terre proche de la syncope ; tout se trouvait léché par une langue desséchante. Les vents printaniers vinrent à manquer ; le ciel était pétrifié comme du bronze.

Fin du Chant 4
Fin du Livre IV